



Pour vous laisser souffler après la séance, et vous laisser le temps de mettre en ordre les réactions que ce Joker vous inspire, je vous propose de faire le point sur les origines du Joker, telles qu'elles ont été décrites dans des œuvres antérieures à celle que nous venons d'assister.

LES ORIGINES DU JOKER

LES COMIC BOOKS

bien sûr, dans la BD d'abord, puisque Joker et Batman sont originellement des personnages de comics (c'est comme ça qu'on les appelle aux USA, ces fascicules bon marché qu'on trouvait chaque mois à l'épicerie ou à la station essence).



Co-créé (pour faire simple) par Jerry Robinson, Bill Finger et Bob Kane, Joker est un ennemi de Batman qui fait son apparition au printemps 1940, dans le numéro inaugural de la nouvelle revue Batman - *comme vous le savez tous sans doute, Batman est quant à lui apparu un an plus tôt dans le numéro 27 de Detective Comics (au passage : c'est ce qui explique le nom de DC – les initiales de Detective Comics - pour la compagnie qui édite ces comics books), qui affiche sur sa couverture la date de mai 1939.*

Le visage grimaçant du Joker est inspiré de celui de **L'homme qui rit** (Paul Leni, 1928) interprété par Conrad Veidt, dans le film de Paul Leni en 1928 (lui-même adaptation du roman de Victor Hugo de 1869).



Première origine
Février 1951
Detective comics # 168

Joker devient au fil de ses apparitions le pire ennemi de Batman. Il faut pourtant attendre une dizaine d'années pour que des origines lui soient données, dans le numéro 168 de Detective Comics paru en février 1951 ! On n'était pas aussi pressé à l'époque qu'aujourd'hui...
... et on ne faisait pas non plus dans le délayage, car la révélation de cette origine est expédiée en 4 cases, à la dernière page de l'aventure du mois !
Le gangster arrêté (l'assez ridicule Red Hood) est démasqué et s'avère être le Joker. Bravache, il se met à déballer son histoire : ouvrier de laboratoire à la base, celui qui allait devenir le Joker a ourdi le plan de voler 1 million de \$ à une compagnie de jeux de cartes. Son forfait réussi, il s'échappe par la piscine des déchets chimiques, se croyant protéger par son (pitoyable) casque rouge. De retour chez lui, il s'aperçoit dans le miroir que les vapeurs chimiques lui ont coloré les cheveux en vert, et fait un visage de craie surligné par des lèvres devenues rouge écarlate ! Il se trouve un air de clown maléfique (« *I look like an evil clown !* »). Il décide, dans un rire sardonique qui fera sa signature, de mettre à profit ce visage terrifiant pour mener sa carrière criminelle, en se choisissant comme nom le Joker (en référence à la compagnie de jeux de cartes qu'il a dérobé).



Faisons maintenant un nouveau bond dans le temps, jusqu'en 1988, pour évoquer un des jalons les plus célèbres de l'histoire des comics books, la parution du roman graphique *Batman : the killing joke*. Au scénario, l'anglais Alan Moore (célèbre notamment pour les *Watchmen*, *V pour vendetta* ou la *Ligue des Gentlemen Extraordinaires*— les comics, pas les films), et Brian Bolland au dessin. Dans cette histoire, au découpage très cinématographique, le Joker s'évade une nouvelle fois de l'asile d'Arkham, et ourdit de rendre fou le commissaire Gordon, le policier incorruptible allié de Batman, en rendant paraplégique sa fille et en le kidnappant dans un parc d'attractions désaffecté. Certains détails dans le parc ramène à la mémoire du Joker son passé. Alan Moore reprend la trame des origines de 1951, en l'enrichissant :

LES ORIGINES DU JOKER

LES ADAPTATIONS CINE

Todd Phillips, le réalisateur de Joker, qui dit avoir été influencé par Killing Joke, a retenu cette idée du comédien (de stand up) raté et misérable pour créer son personnage d'Arthur Fleck, mais c'est bien tout ce qu'il reste de l'origine développée par Alan Moore (me semble-t-il).

Le Batman de Tim Burton, qui met en scène le Joker, sort en 1989, après la parution donc du comic books Killing Joke. Mais le script du film avait été finalisé en octobre 1986, et même si le tournage s'est déroulé d'octobre 1988 à janvier 1989, on peut douter de l'influence du comics d'Alan Moore sur la trame du film. Dans le film de Tim Burton et de son scénariste Sam Hamm, on retrouve la genèse du personnage par le bain chimique, déjà présente en 1951 dans la version papier. Mais avant cet événement fondateur, le Joker, que Burton nomme lui Jack Napier (ce soir, c'est un Arthur Fleck qui est devenu le Joker), était déjà un gangster, le bras droit même du parrain de la pègre de Gotham . Loin donc du comédien raté et sans le sou d'Alan Moore !

En revanche, on retrouve dans ce film l'idée que Batman est partie liée à l'origine du Joker (c'est Batman qui a involontairement bousculé Jack Napier dans la cuve de produit chimique). De manière plus inédite, la réciproque est également vraie : si Joker assène à Batman au sommet de la cathédrale dans le combat final un « c'est toi qui m'as fait », Batman lui réplique tout de go « toi aussi tu m'as fait ». Grâce à la prescription des 30 ans, je me permets de divulguer l'explication : Jack Napier est celui qui dans sa jeunesse a assassiné dans la rue les parents de Bruce Wayne, un trauma fondateur pour celui qui une fois adulte deviendra Batman.

Todd Phillips, dans le film de ce soir, a joué d'ailleurs de cette attente avec le spectateur, qui anticipe un moment une vengeance d'Arthur Fleck sur son supposé père indigne, Thomas Wayne. Todd Phillips ne rendra finalement le Joker que très indirectement responsable de la mort des parents de Bruce Wayne, jeune garçon.

De son côté, Christopher Nolan en 2008, dans The Dark Knight, se garde de lever le mystère des origines de son Joker : il n'a pas d'identité connue, et s'amuse à donner à ses interlocuteurs malheureux une explication à chaque fois différente à son terrifiant sourire, à la déchirure de la commissure de ses lèvres (une fois c'est son père violent le responsable, une 2^e, un geste de commisération en direction de sa femme, la 3^e, ... Batman lui cloue le bec avant qu'il ait pu terminer !). Nolan n'a d'ailleurs pas inventé cela, dans sa carrière longue de plusieurs décennies dans les comics, le Joker s'est vu affubler de diverses origines, pas forcément concordantes, et pour Joker (et les multiples scénaristes qui en ont pris la charge) c'est devenu une façon d'en jouer, de raconter différentes versions de son passé.

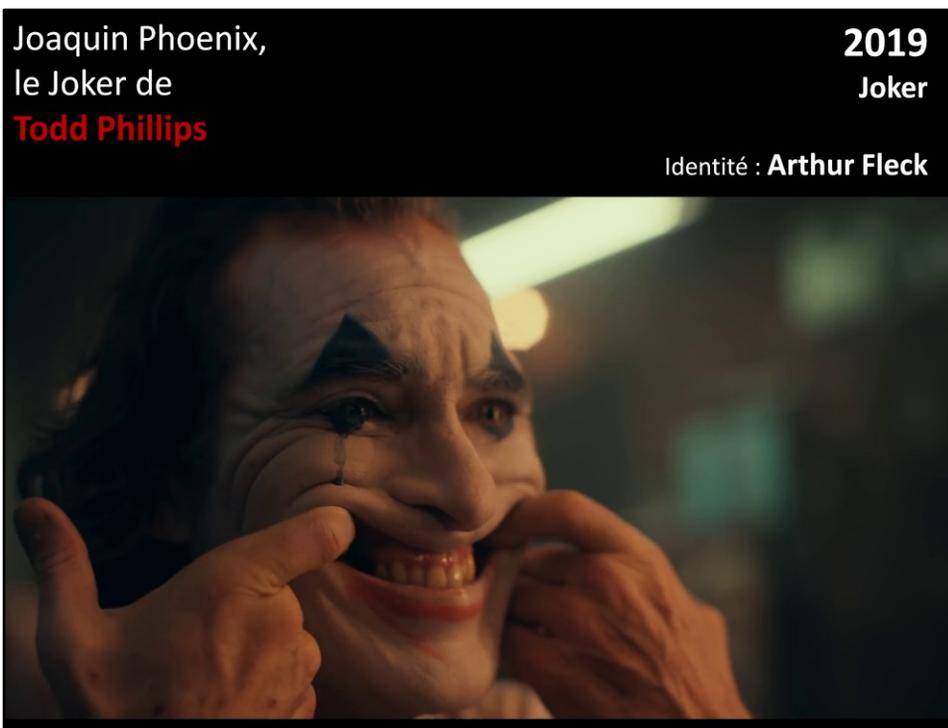


Esthétiquement, ces 3 versions du Joker diffèrent aussi.

Le Joker interprété par Jack Nicholson chez Tim Burton arbore une élégance kitsch de dandy, très colorée ;



Celui joué par Heath Ledger chez Christopher Nolan a au contraire un aspect beaucoup plus inquiétant, sale, trash, avec son maquillage dégoulinant et sa diction particulière, chuintante, de « salivation/déglutition ». Un pernicieux serpent...



Le Joker porté par Joaquin Phoenix chez Todd Phillips est lui plutôt un clown triste que sa mère a poussé à toujours singer un grand sourire forcé.

JOKER, AGENT DU CHAOS

1989
Batman



La constante, c'est que le Joker est, quelle que soit sa version, un agent du chaos : Un agitateur délibéré chez Burton (on peut penser à la séquence de la parade carnavalesque dans la rue pour les 200 ans de la ville, avec lancer de billets aux passants) ; *(images)*

JOKER, AGENT DU CHAOS

1989
Batman



Chez Nolan, il s'agit davantage d'un agent du mal voué à faire surgir les aspects les plus noirs chez les personnes les plus nobles (à base de dilemme moraux vertigineux : sauver la femme qu'on aime ou celui qui pourra redonner l'espoir à Gotham ? sauver sa vie de quidam en provoquant volontairement la mort de criminels, pour les passagers du ferry pris en otage).

**JOKER,
AGENT DU CHAOS**

2019
Joker



le programmatique "tout doit disparaître"

Dans Joker, ce soir, Arthur Fleck est un agent tout à fait fortuit du chaos social qui se libère, le Joker n'est qu'une figure dont la révolte s'empare, à son corps défendant puisque lui ne porte pas de revendication. Mais fortuit, peut-être simplement parce qu'il est en début de carrière !

GOTHAM

1989
Batman



la vision gothique fantaisiste de Tim Burton

Un mot enfin sur le cadre urbain de ces 3 versions de Batman/Joker.

Gotham est la cité imaginaire des exploits de Batman, mais elle est bien évidemment inspirée de New York (Gotham est même le surnom populaire de New York au 19^e siècle, paraît-il).

Tim Burton la réinvente dans les studios de Pinewood en Angleterre, avec son goût bien connu pour un gothique flamboyant et fantaisiste (*images*), tandis que Christopher Nolan opte pour une approche plus réaliste, mais assez technologique.



Todd Phillips va plus loin encore dans le réalisme, et son Gotham ressemble à un New York crasseux, poisseux, terne, glauque, déliquescents.

Impression évidente, puisque le tournage s'est déroulé à New York, et en particulier dans le Bronx.

Le seul plan, me semble-t-il, qui fait la concession que nous sommes dans une cité imaginaire (Gotham) et pas à NY est un plan d'ensemble de la ville, qui est traversée, percée, par une espèce de large autoroute à métro. Vous le situez ? Le voici à l'écran.

Cet ultra-réalisme du décor urbain fait immédiatement penser au New York des films du Nouvel Hollywood des années 70, notamment au New York scorsesien de Taxi Driver, mais aussi de La Valse des pantins.

A raison, puisque Todd Phillips, dans les interviews, ne cache pas l'influence de ces films sur son Joker.

Pour ne pas simplement en rester à cette impression vague, je vous propose d'aller voir plus en détail d'où peut venir ce sentiment de familiarité.

1981

This story takes place in its own universe. It has no connection to any of the DC films that have come before it.

We see it as a classic Warner Bros. movie. Gritty, intimate and oddly funny, the characters live in the real world and the stakes are personal.

Although it is never mentioned in the film, this story takes place in the past.

Let's call it 1981.

It's a troubled time. The crime rate in Gotham is at record highs. A garbage strike has crippled the city for the past six weeks. And the divide between the "haves" and the "have-nots" is palpable. Dreams are beyond reach, slipping into delusions.

TP/SS

le New York scorsesien de Todd Phillips

Une des évidences de ce rapprochement est l'époque dans laquelle Joker s'inscrit. Elle n'est pas dite explicitement dans le film, mais avez-vous des indices pour dater les événements du film ?

Si vous avez été attentif, vous avez pu voir en grosses lettres à l'affiche d'un cinéma les titres Blow out (oui, le film de Brian de Palma de 1981) et Zorro, the gay blade (La Grande Zorro en français, film de 1981 aussi).

La date de 1981 est confirmée dans le script complet de Joker que l'on peut trouver en ligne

<https://pmcdeadline2.files.wordpress.com/2019/12/joker-script-final.pdf>

première page, ici à l'écran (« Let's call it 1981 »)

Taxi driver et la Valse des pantins datent respectivement de 1976 et 1982.

L'autre évidence de ce rapprochement tient aux trajectoires de leurs personnages principaux, victimes de l'atomisation sociale, des individus solitaires dingos qui se rêvent un destin, accomplir l'œuvre morale de nettoyer la ville de ses déchets humains, ou le désir de célébrité pour plaire au père, réel ou « spirituel », et séduire la femme aimée.

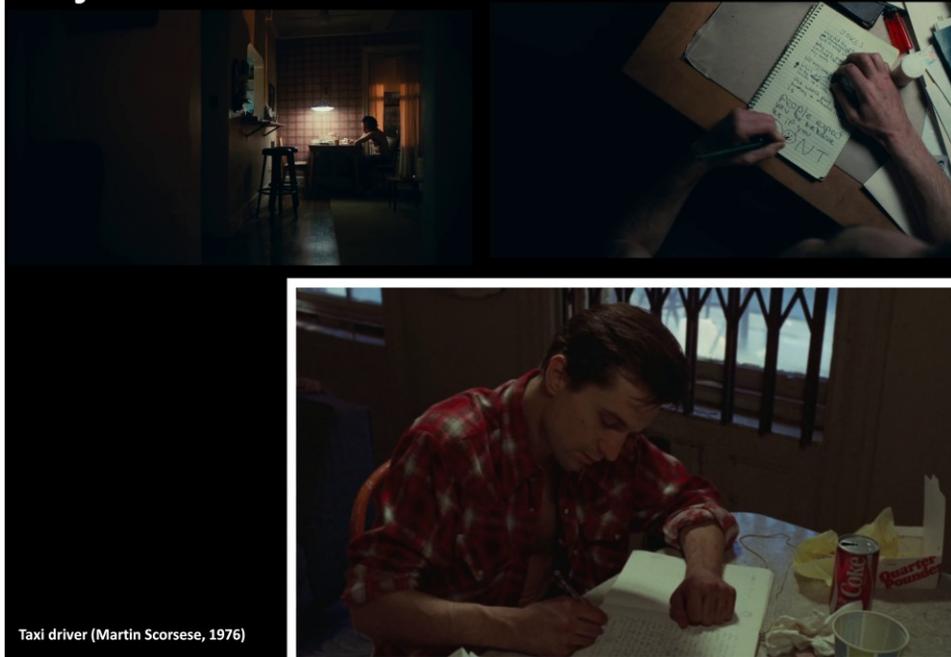
Je vous propose donc maintenant quelques extraits ou photogrammes des 2 films de Martin Scorsese, qui je l'espère, vous convaincront comme moi de la pertinence de ce rapprochement.



Taxi driver (Martin Scorsese, 1976)

Taxi driver, d'abord, le film le plus connu des 2, est sorti en 1976. Pour resituer rapidement les choses, on y suit Travis Bickle (interprété par Robert De Niro), un ancien Marine, qui se fait chauffeur de taxi de nuit à son retour à la vie civile. Il mène une vie solitaire, subit un terrible échec amoureux avec la jolie blonde qui mène campagne électorale pour un sénateur, ... ce qui termine de le faire plonger dans une folle croisade contre la décadence morale de ce New York qu'il scrute dégoûté chaque nuit depuis le poste d'observation de son taxi. Il se met alors en tête de libérer de l'emprise de son maquereau une prostituée mineure qu'il avait croisée une nuit dans son taxi.

Le journal intime



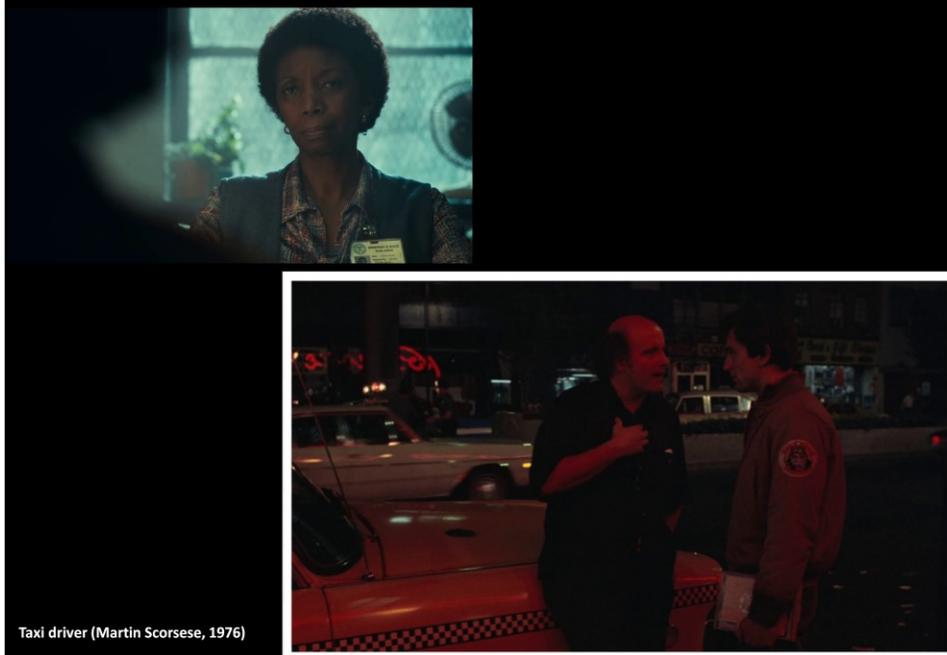
Arthur Fleck comme Travis Bickle ont très peu de relations sociales, ils se confient beaucoup à eux-mêmes.

Travis Bickle dans un journal de bord de ses états d'âme

Arthur Fleck dans son carnet d'idées de sketches, qui sont autant de confessions de son mal-être.

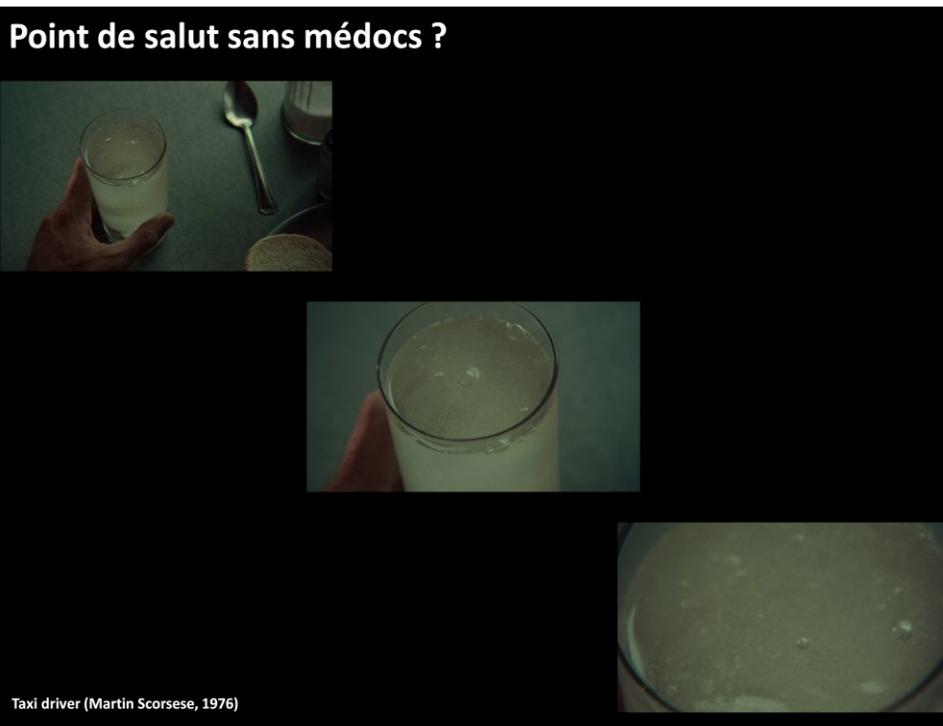
Noir, l'humour : « *I hope my death makes more cents than my life* »

Quand le confident échoue à sauver de la dérive



Quand Travis Bickle se sent au bord du désespoir, il tente sur le trottoir une confession auprès d'un collègue taxi qu'il apprécie, mais qui échoue à lui remonter le moral et à lui éviter la bascule.

Arthur n'obtient pas non plus de réconfort dans un cadre plus institutionnel auprès de l'assistante sociale (« Vous me posez toujours les mêmes questions, vous n'écoutez pas mes réponses »)



Au cours d'une pause avec ses collègues taxi, DeNiro/Travis Bickle a mal au crâne, il se perd dans la contemplation de son médoc effervescent dans son verre. Le zoom avant sur l'eau trouble et bouillonnante renseigne sur sa confusion mentale. Après son échec amoureux avec Betsy, il abandonnera les médocs et la malbouffe pour se « reprendre en main » (s'endurcir par un entraînement physique intense, faut-il entendre).

En raison des coupes dans les aides sociales, Arthur lui n'aura plus accès par la force des choses aux médocs indispensables à sa santé mentale, accélérant sa plongée dans la folie.

Dans les 2 cas, c'est la violence qui va remplacer la pharmacopée comme solution aux troubles.

le corps meurtri, figuration des tourments de l'esprit



Taxi driver (Martin Scorsese, 1976)



Dans Taxi Driver, (55' environ) quand DeNiro/Travis Bickle se lance dans un entraînement physique intensif après son échec avec Betsy, ses séances de pompes laissent apparaître les profondes cicatrices de son passé de Marine de retour du Vietnam, la marque corporelle de ses blessures de l'âme.

Quant à Arthur, le trouble profond généré par son agression par la bande d'ados se matérialise à l'écran par son corps décharné/difforme/nouveaux/recroquevillé.



Ce mal-être donne envie de se flinguer... voire de flinguer.

Dans Taxi Driver, DeNiro/Travis Bickle mime à plusieurs reprises avec ses doigts un pistolet, notamment dans le final de la scène de carnage dans l'hôtel de passes.

Dans Joker, quand Arthur rencontre Sophie (et sa fille Gigi) pour la première fois dans l'ascenseur qui fonctionne mal, il tombe sous son charme quand elle mime avec ses doigts un flingue sur la tempe en balançant que l'immeuble est vraiment pourri.

Arthur reproduit ce mime quand il va devenir Joker et s'introduit chez elle et qu'on découvre alors (pour les moins perspicaces) qu'il a fantasmé les séquences où elle l'aimait.



Mais le flingue n'est pas que figuré, il peut devenir réalité.

Dans **Taxi Driver**, (16' environ) DeNiro/Travis Bickle , lors d'une pause au café, se voit proposer un flingue par un de ses collègues taxi

« Travis, tu vas dans tous les quartiers hein ? Même les plus dangereux ? Et t'as un flingue ?

– Non

– Il t'en faut un ?

– Non

– Si t'en as besoin, je connais un type qui peut te fournir ce que tu veux »

On retrouve dans Joker une scène équivalente, celle dans le vestiaire des clowns, où le collègue d'Arthur lui offre un pistolet après son agression dans la rue par la bande d'ados

l'illusion de puissance du flingue ?



Taxi driver (Martin Scorsese, 1976)



Dans Taxi Driver, (57' environ), DeNiro/Travis Bickle , après avoir acheté au marché noir toute une panoplie de revolvers, éprouve seul dans sa chambre le sentiment de puissance que procure un flingue.

Arthur seul dans le salon de sa mère fait la même expérience enthousiaste... qui se termine piteusement par un tir involontaire dans le mur, qui alerte sa mère.

au révélateur du passage à l'acte accidentel



Taxi driver (Martin Scorsese, 1976)

Faire le beau devant sa glace, ou à l'abri des regards dans son salon, est une chose, mais quand vient le temps de la confrontation au réel, c'est une autre dimension qui s'ouvre...

Dans Taxi Driver, (1h06 environ), DeNiro/Travis Bickle abat sans trop le vouloir l'agresseur de son épicier du coin, qui subit là son 5e hold up. L'épicier couvre sa fuite pour le remercier. C'est la première fois qu'il tue, et on le loue pour cela.

Dans Joker, Arthur ne fait pas le fier à bras quand il est harcelé dans le métro. Les provocations et l'agression physique l'amènent à sortir son arme et il abat accidentellement l'un de ses assaillants. Il poursuit et élimine ensuite les 2 autres traders en goguette, soudain moins bravaches.

Peur panique, accident, adrénaline, fuite, et enfin grâce et euphorie devant le miroir. Le clown tueur devient le lendemain un héros populaire.

la violente métamorphose finale



Taxi driver (Martin Scorsese, 1976)

La mécanique se débride alors.

Dans Taxi Driver, (1h30 environ), DeNiro/Travis Bickle achève sa transformation en vigilante, matérialisée capillairement par une coiffe à l'iroquoise, il brûle les fleurs fanées derniers vestiges de son amour pour Betsy, et ne tarde pas à passer sauvagement à l'acte (1h36 environ) contre les maquereaux de la jeune Iris (Jodie Foster).

la violente métamorphose finale



Taxi driver (Martin Scorsese, 1976)



Quant à Arthur, après le meurtre brutal de son ancien collègue responsable de son licenciement, et avec la fin de ses illusions sur son histoire avec sa voisine Sophie, il achève sa transformation en Joker, matérialisée capillairement par une teinture verte, et un bouquet de fleurs artificielles à la main.



Mais Joker et Taxi driver ne sont pas que des trajectoires psychologiques individuelles, le social et la politique y ont une place sensible.

On peut ici voir dans Taxi Driver, (48' environ), DeNiro/Travis Bickle regarder seul à la télé le candidat à la présidence Palantine (qui assure « je mise à fond sur le peuple »).

Dans une mise en scène quasi-identique, Arthur regarde l'intervention à la télé de Thomas Wayne, le milliardaire probable futur maire de Gotham, qui débîne le type déguisé en clown qui a tué ses bons employés traders dans le métro. Il assure qu'il remettra de l'ordre une fois élu.

Mais Ni Arthur ni Travis ne s'intéressent réellement à la politique :

Travis ne soutient le candidat Palantine que tant qu'il cherche à séduire Betsy, qui assure sa campagne électorale à New York ;

Quant à Arthur, il ne fait qu'accompagner poliment devant la télé sa mère, un peu las de la voir fantasmer en vain une histoire d'amour illégitime avec le milliardaire.



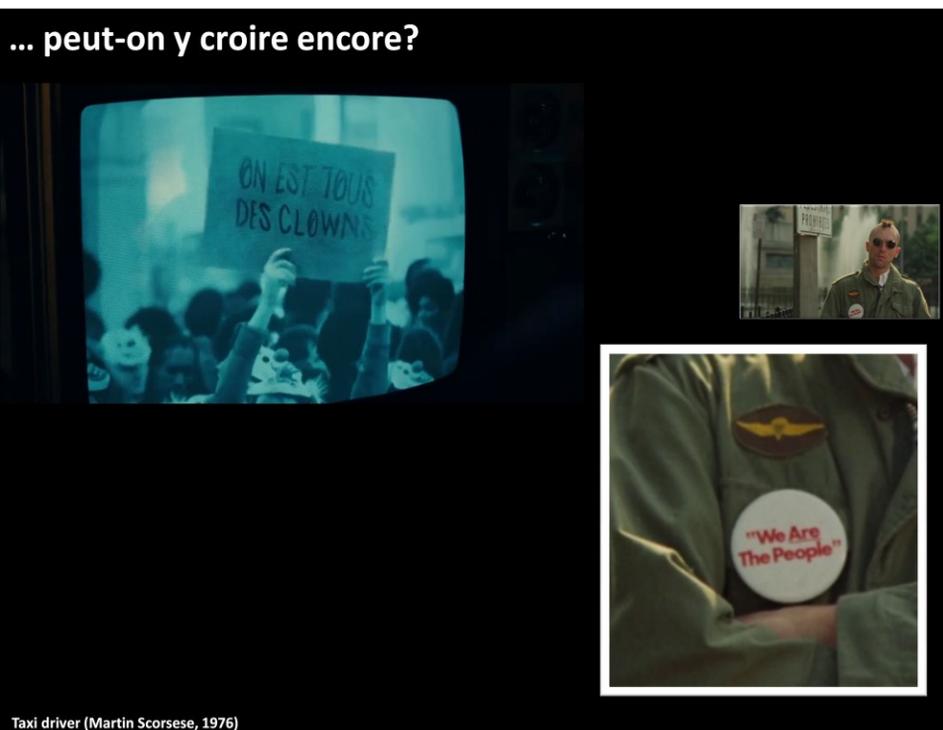
Au crépuscule des années 70, c'est un peu fin de la récré et des illusions. Le rêve hippie s'est abîmé dans l'addiction aux drogues, la guerre du Viet-Nam et l'affaire du Watergate sont passées par là, lessivant beaucoup des espoirs et des combats politiques des années 60. C'est la fin des utopies, l'idéologie néolibérale va bientôt imposer la brutalité feutrée des plus riches sur les plus faibles (coucou les coupes budgétaires dans l'action sociale !).

Ce n'est pas sûrement pas anodin si Todd Phillips a choisi cette période charnière pour placer l'action de son film, qui paradoxalement renforce l'immense résonance avec notre époque à nous.

La société de Joker est bien plus triste encore que celle de Taxi driver.

Dans Taxi driver, le candidat Palantine attire encore sagement les foules crédules avec ses discours aux accents populistes (« We are the people - Nous sommes le peuple vous et moi, et il est temps de laisser le peuple gouverner » harangue-t-il), et si Travis Bickle n'est pas dupe, quand il reprend à son compte et à sa façon le slogan dont il arbore ostensiblement le badge sur sa veste militaire, c'est pour se lancer dans une croisade personnelle vindicative pour nettoyer la ville qui n'a rien d'un projet politique.

Mais le fruit n'est pas encore mûr (ou plutôt pourri) : sa tentative d'attentat sur le candidat Palantine est manquée, et Travis Bickle n'est pas soutenu par la population.



Dans Joker, et donc aujourd'hui, une étape supplémentaire est franchie dans la désagrégation sociale et politique. Le clown tueur, qui se défend sur les plateaux télé de porter un quelconque message politique, devient l'étendard et le catalyseur involontaire d'une révolte sociale chaotique (« On est tous des clowns »), et cette fois le représentant de l'establishment politico-financier est bel et bien abattu...

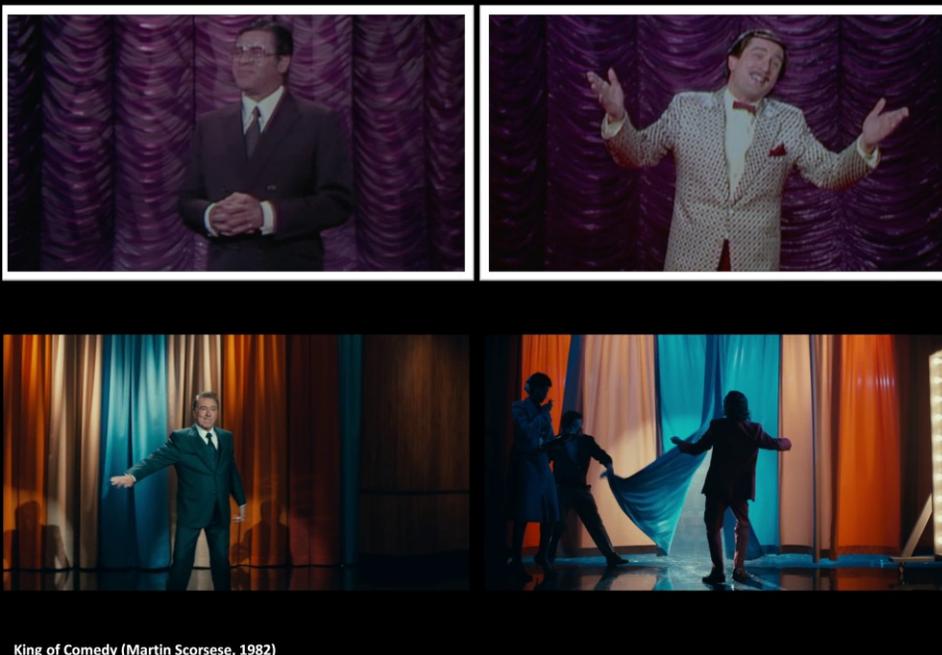


L'autre film de Scorsese à rapprocher de Joker est la Valse des Pantins, sorti en 1982. On lui préférera d'ailleurs son titre original, The king of Comedy, plus proche de Joker dans l'esprit, ce qui nous arrange !



Le King of Comedy en question, comme il se baptise lui-même, est un certain Rupert Pupkin (encore Robert de Niro), dont tout le monde écorche le nom. Il vit chez sa mère, fantasme de passer dans le show télé de Jerry Langford (joué par Jerry Lewis) pour y jouer son sketch, devenir célèbre à son tour et épater la serveuse de bar dont il est amoureux, une ancienne camarade de lycée qui ne se souvient plus de lui. Il ira très loin dans le harcèlement du présentateur télé pour parvenir à ses fins...

L'Échange des rôles



King of Comedy (Martin Scorsese, 1982)

La présence de Robert De Niro dans la distribution est évidemment l'hommage le plus manifeste à *La Valse des Pantins*.

A 37 ans d'intervalle, Robert de Niro échange ses rôles : lui qui interprétait en 1982 Rupert Pupkin, le comédien aux dents longues qui se verrait bien à la place de l'animateur télé, incarne en 2019 Murray Franklin, la vedette du talk show qui porte son nom.

Passer de l'autre côté



King of Comedy (Martin Scorsese, 1982)

Le désir de passer de l'autre côté, Rupert Pupkin et Arthur Fleck le partage.

Arthur, comme Rupert, ont une activité fanstasmatique débordante, ils aiment tous les 2 s'échapper du réel pour accéder en imagination à leurs désirs.

Ce désir en commun, c'est de devenir populaire (eux si solitaires), et par le moyen du rire et de la comédie.

Dans sa chambre, Rupert Pupkin fait ainsi très naturellement se tordre de rire son public ... imaginaire.

Cette image du public, on la retrouve dans Joker.

Souvenez-vous, quand Arthur Fleck, en regardant avec sa mère l'émission de Murray Franklin, fantasme que Murray Franklin le repère dans le public et lui demande de descendre sur le plateau.



Les 2 personnages n'ont pourtant pas du tout le même tempérament.

Rupert Pupkin se vante d'être un comédien né, et est prêt à harceler pour obtenir ce qu'il veut : il guette, traque, ourdit pour s'imposer dans la voiture de Jerry Lewis, à son bureau, dans sa résidence secondaire, jusqu'au crime.

Vocation impérieuse, ou nature contrariée ?

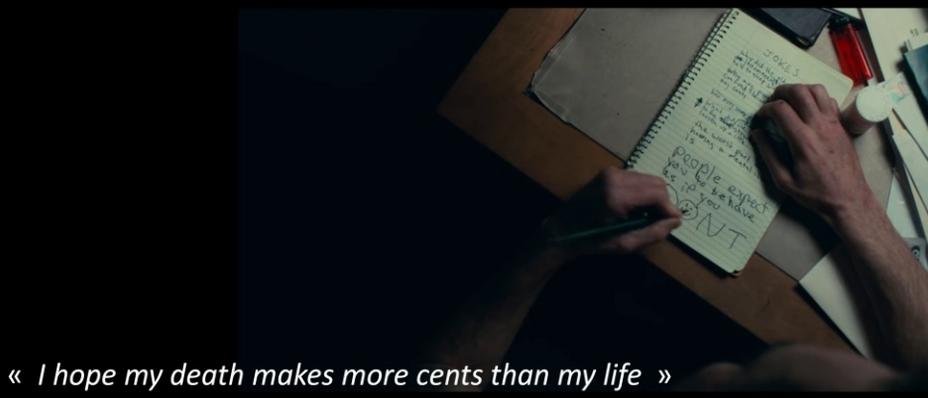
extrait musical

My mother always tells me to smile and put on a happy face. She told me I had a purpose: to bring laughter and joy to the world [...]

I haven't been happy one minute of my entire fucking life.

Ma mère me dit toujours de sourire et de prendre un air heureux. Elle me disait que j'avais un but dans la vie : apporter le rire et la joie au monde. [...]

Je n'ai pas été heureux une seule minute de toute ma putain de vie



« *I hope my death makes more cents than my life* »

Arthur Fleck est d'un caractère plus rentré, il n'agit pas de même pour forcer le destin. Tout juste tente-t-il timidement une incursion dans le stand-up de cabaret (ce à quoi Rupert Pupkin se refuse absolument), et c'est sa piteuse prestation qui va attirer par miracle l'attention (moqueuse) de la production du show de Murray Franklin.

Quant à sa vocation à faire rire... elle lui est dictée en fait par sa mère, mais ne lui va pas du tout.

Si vous avez remarqué, elle le surnomme Happy (le Joyeux des 7 nains de Blanche-Neige) et veut toujours le voir arborer le sourire au visage (alors qu'il n'en a aucune envie).

Citation d'Arthur à l'appui (entretien avec son assistante sociale, je crois) :

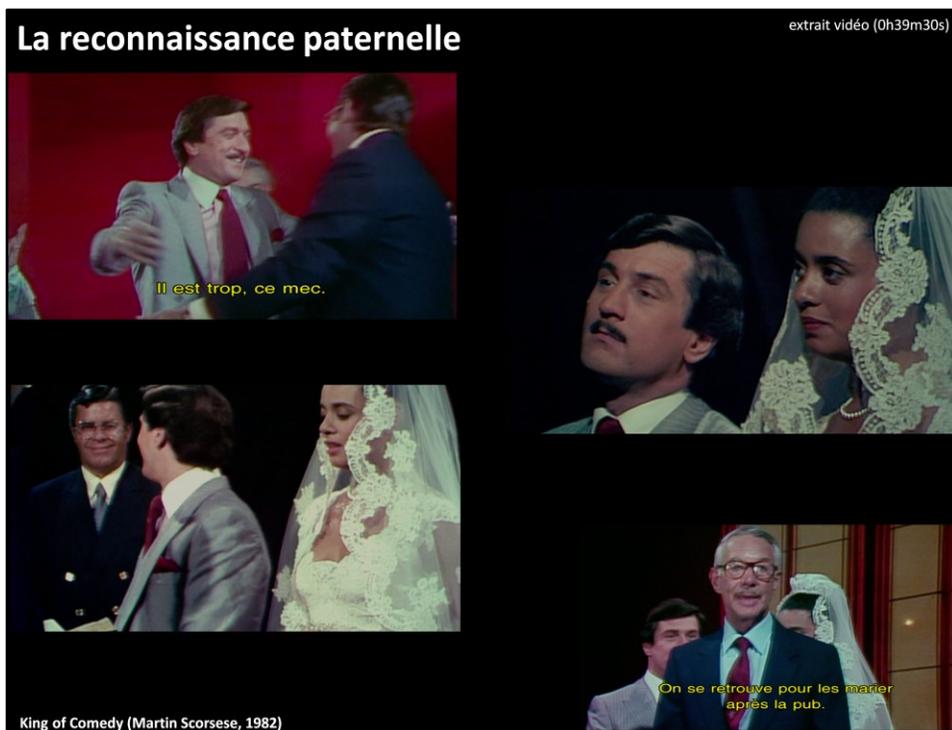
My mother always tells me to smile and put on a happy face. She told me I had a purpose: to bring laughter and joy to the world [...]

I haven't been happy one minute of my entire fucking life.

Ma mère me dit toujours de sourire et de prendre un air heureux. Elle me disait que j'avais un but dans la vie : apporter le rire et la joie au monde. [...]

Je n'ai pas été heureux une seule minute de toute ma putain de vie

Dans son carnet de sketches : « *I hope my death makes more cents than my life* »



Ce qui les meut tous les 2, Rupert et Arthur, dans cette quête, c'est la reconnaissance. Maternelle on vient de le voir, mais surtout paternelle.

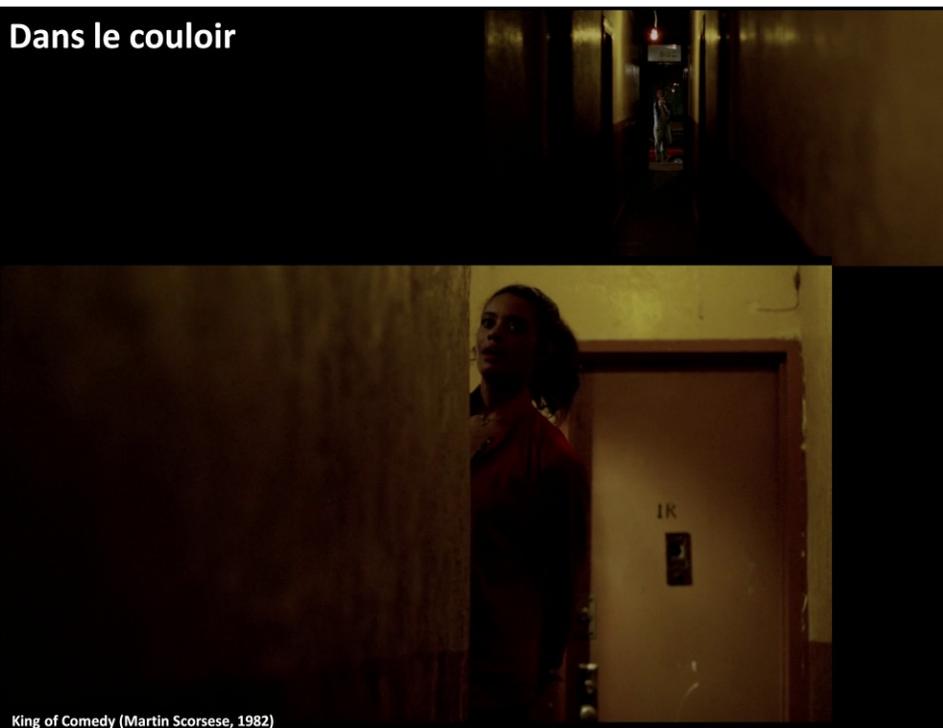
On pense bien sûr à Arthur, dans la scène fantasmée que j'évoquais tout à l'heure, où Murray Franklin, le père rêvé, l'enlace à la coupure pub pour lui avouer qu'il est son fils spirituel.

On trouve une séquence similaire dans la Valse des pantins (toujours du fantasme !) : Rupert Pupkin se marie sur le plateau de l'émission télé, avec Jerry Lewis en père orchestrateur qui l'amène à l'autel. (extrait vidéo)

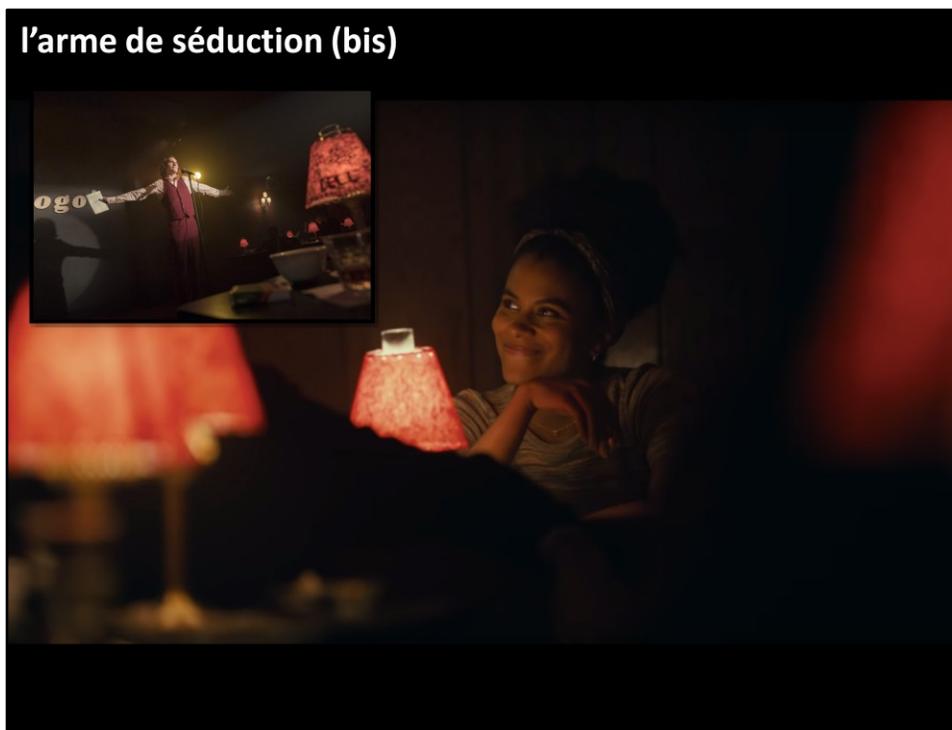


La jolie jeune femme en robe de mariée, c'est Rita, la serveuse de bar que Rupert courtise.

Au premier rencart, avec le carnet d'autographes de stars qu'il exhibe, on comprend que ce n'est que par la célébrité qu'il espère la conquérir : c'est sa propre signature qu'il tente de lui faire deviner !



Quand Rupert la raccompagne chastement chez elle (il refuse son invitation à monter dans son appartement), la scène d'au revoir dans le couloir fait diablement penser, non, à celle de la première rencontre d'Arthur avec Sophie, quand ils échangent quelques mots à la sortie de l'ascenseur ?



Pour séduire Sophie, Arthur envisage les mêmes moyens que : la meilleure récompense de son stand-up au cabaret sont les sourires qu'il obtient de Sophie !



Mais ce n'est qu'un rêve, qui ne se concrétisera pas pour Arthur...

Quand le stand-up qu'Arthur Fleck a joué dans ce cabaret est diffusé dans le show de Murray Franklin, au lieu d'être l'aboutissement espéré, c'est à sa démolition publique qu'Arthur assiste sur le poste de télé de la chambre d'hôpital de sa mère.

Quand plus tard il s'introduira chez Sophie, ce ne sera plus pour la séduire (ses illusions à son sujet sont évaporées).

Alors que quand Rupert Pupkin parvient à ses fins en interprétant son sketch dans l'émission de Jerry Lewis, sa première réaction est d'aller retrouver Rita à son bar pour qu'elle assiste sur l'écran télé à son prodige... et ça semble faire son effet !

avec de l'entraînement

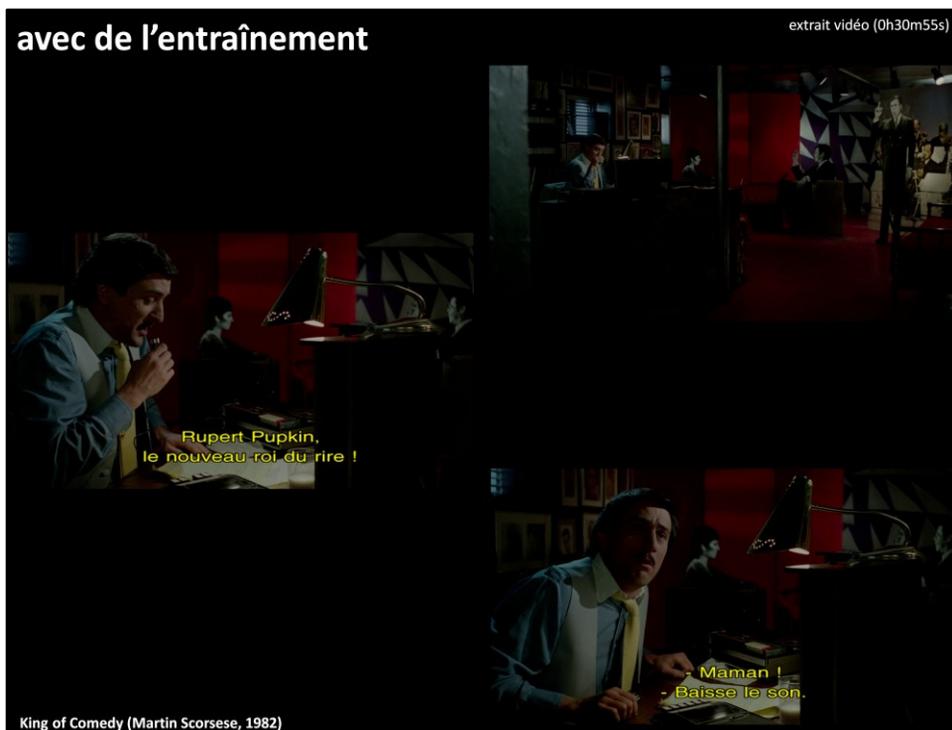


... mais ça demande des répétitions, beaucoup de répétitions !

Pour en arriver à ça (Joker dans le show de Murray Franklin) ...

... il faut en passer par là :

Rupert Pupkin, dans sa chambre, s'imaginant sur le plateau télé à blaguer avec Jerry Lewis et Liza Minelli (de papier)



.... Souvenez-vous, Arthur répète aussi sur un canapé son futur passage (réel) à la télé.

Rupert Pupkin, quant à lui, enregistre sur cassette son sketch pour convaincre Jerry Lewis/Langford de l'inviter dans son émission

(extrait vidéo)

Les mères, décidément toujours aussi encombrantes !

la fin de l'anonymat



King of Comedy (Martin Scorsese, 1982)



Fin prêts, Arthur et Rupert peuvent maintenant disparaître derrière leur nom de scène : Rupert Pupkin, celui dont on ne cesse d'écortcher le nom, se targue désormais d'être le King of Comedy

Tandis qu'Arthur impose son nouvel avatar décomplexé de Joker



Pour en arriver là, Arthur et Rupert auront eu à se rebeller contre l'ordre établi :

Souvenez-vous d'Arthur, viré injustement de son boulot de clown, qui explose la pointeuse et déboule dans le couloir.

Un plan séquence que l'on retrouve dans la Valse des Pantins, quand Rupert une nouvelle fois refoulé par la production du show , déboule lui aussi dans les couloirs à la recherche de Jerry Langford
(extrait vidéo)



La fin de ce plan-séquence rappelant elle-même la dernière séquence de Joker, où interné il est pourchassé dans les couloirs de l'hôpital après avoir tué sa psy.

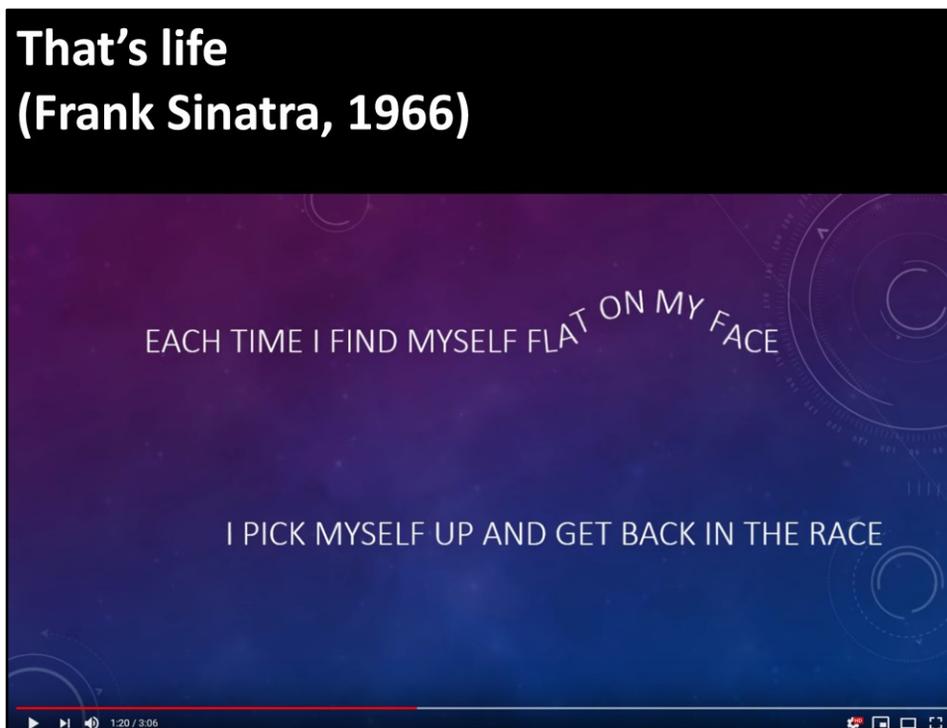


Voilà, j'espère que ces bande-annonce vous auront donné envie de vous jeter sur ces 2 excellents films de Martin Scorsese !

Nous pouvons maintenant continuer la discussion, en bas dans la salle de restaurant, si vous le souhaitez !

Boucler par l'image du photomontage du Joker à Caen (expo Super-héros à la bibliothèque Tocqueville)

« *Méfiez vous en repartant, Joker a été croisé à Caen récemment !* »



Bonus : la Musique de Joker

Importantes aussi l'ambiance sonore et la musique, non, dans ce film ?

Contraste entre

la bande originale très sombre de la violoncelliste Hildur Guðnadóttir (qui a obtenu le Golden Globe 2020 de la meilleure musique de film et qui m'évoque le Clint Mansell et le Kronos Quartet de Requiem for dream, autre film glaçant de descente aux enfers), qui accompagne l'état dépressif et la glissade dans la folie du personnage (passer la Bathroom dance sur la diapo Golden globes)

le titre (faussement) enjoué de Sinatra, « That's life » (le fataliste « c'est la vie », « quand je tombe, je me relève et reprends aussitôt la course »), associé à la mère de Arthur Fleck, qui l'appelle Happy (c'est le Joyeux des 7 nains de Blanche-Neige) et qui veut toujours le voir arborer le sourire au visage (alors qu'il n'en a aucune envie) (passer la musique sur la diapo des citations à propos de la mère)

dans la très fameuse scène dans l'escalier de Shakespeare avenue dans le Bronx, devenu haut lieu viral des instagrammeurs, les percussions sauvages du Rock & Roll part II de Gary Glitter traduisent la métamorphose d'Arthur Fleck en un Joker décomplexé. (passer la musique sur la diapo de l'affiche du film Joker)



Bonus : Le documentaire sur le rocker punk G G Allin

Todd Phillips n'avait pas fait que des comédies potaches avant Joker, et mine de rien il travaille le thème de l'immatunité masculine (caractéristique de la génération X ? il est né en 1970), sur le mode de la comédie donc (Very bad trip est une nuit de débauche d'enterrement de vie de garçon à Las Vegas), mais aussi du drame dans Joker.

Il est intéressant de remarquer qu'il avait également réalisé un documentaire pour la télé en 1994, Hated: GG Allin and the Murder Junkies, consacré au rockeur punk extrémiste GG Allin, adepte de l'automutilation et de la défécation sur scène en tenue d'Adam.

Je vous propose le visionnage d'un court passage de ce documentaire, et vous me direz ce qu'il vous évoque. (la passer sur la diapo de la filmo de Todd Phillips)

Cette interview dans les années 80 rappelle furieusement le passage télé de Joker dans l'émission de Murray Larkin, non ?